

16°Z

26177

(5)

JOE GORES
DOUBLE JEU

Minerve

DOUBLE JEU

16° Z
26177
(5)

DOUBLE TEN

465
50141
(2)

IN-14-02-1987-16233

803

JOE GORES

DOUBLE JEU

Traduit de l'américain par
René Bulle et Gilles de Villepoix



Minerve

8011

Charles Williams : Allô ! L'ennemi tous jours
Vera Caspary : L'Étrange Vaincu
Gil Brewer : 13th French Street
Roland La...
Donald Westlake : John Schindler
William...
James M. C...

© 1974 by Joe Gores
© Minerve 1987

01-14-05-1987-16293

Collection
DETOUR

dirigée par Louis Liberge

ISSN 0769-5632

Charles Williams : *Allô ! l'assassin vous parle*

Vera Caspary : *L'Étrange Vérité*

Gil Brewer : *13th French Street*

Roland Lacourbe : *Les Meilleures Histoires de
chambres closes*

Donald Westlake : *Adios Scheherazade*

William Irish : *Fenêtre sur cour*

James M. Cain : *Retour de Flamme*



Ce livre a été originellement publié par
M. Evans and Company
sous le titre : *Interface*

© 1974 by Joe Gores.

© Minerve 1987 pour l'édition française.

Le Mexicain gisait sur le dos, les yeux rivés au plafond. Une odeur de poudre flottait encore dans l'appartement confiné. De toute évidence, vu l'angle anormal de sa tête, il aurait mieux fait de ne pas se servir de son colt .38. Il avait pu tirer une fois, mais avait été projeté par-dessus le canapé défoncé. Il avait atterri sur la nuque et était mort sur le coup.

Le blond fit jouer ses articulations, comme un lutteur attendant que son adversaire se relève, après l'avoir expédié au tapis.

— Pauvre con ! dit-il tout haut, bien qu'il fût quasiment seul dans ce taudis.

Il avait un visage dur aux traits saillants et, mis à part d'épaisses lunettes noires lui donnant un curieux air d'intellectuel, il avait tout du catcheur ou du footballeur américain. Ses cheveux blond cendré lui tombaient sur les épaules, et sa chemise, à manches courtes et à col ouvert, laissait voir des bras aux muscles durs et noueux, tandis que son pantalon noir soulignait l'étroitesse de sa taille et de ses hanches.

Il regarda sa montre, puis le corps du Mexicain, jura de nouveau et s'approcha de la fenêtre, écartant les lambeaux de dentelle. Ce qu'il vit lui arracha un grognement et, dans un sursaut, il se détourna de la fenêtre. Il se déplaçait d'une manière un peu saccadée, avec un temps d'arrêt sur la jambe droite, mais trop léger pour qu'on pût dire qu'il boitait.

Dans un coin du salon, côté cuisine, une table et

quatre chaises, tout droit sorties de l'Armée du Salut, composaient l'habituel mobilier des meublés de Mission Street. Sur la table étaient posés un attaché-case et une méchante figurine en terre cuite ayant l'air d'une antiquité.

Le blond s'empara de la statuette. Des traces de moulage se voyaient sur les côtés, ce qui la rendait on ne peut moins ancienne et tout aussi hideuse. Il la jeta sur le sol. Des débris, il retira un sac en plastique à glissière. A l'intérieur se trouvaient une multitude de petits sachets transparents, également en plastique, contenant d'infimes doses de poudre blanche.

Comme il déposait, de ses mains gantées, le sac sur la table, la sonnette tinta, résonnant à travers l'appartement vide et froid. A pas feutrés, le blond traversa le vestibule, boitillant légèrement sur le plancher nu. Il pressa le vieux bouton métallique commandant l'ouverture de la porte en bas des escaliers.

— Dans la pièce de devant ! lança-t-il.

Il retourna au salon tandis que le chimiste gravissait les marches, se dirigea vers l'attaché-case et l'ouvrit. Celui-ci était aux trois quarts plein de liasses de cent dollars, en vieux billets, bien alignées. Il déposa le sac en plastique par-dessus et referma le couvercle d'un coup sec.

Le chimiste était si âgé qu'il avait à peine atteint le haut de l'escalier, tout essoufflé qu'il était par la montée. Il portait une sacoche noire, comme en ont les médecins. C'était un homme petit, affublé d'un chapeau et d'un manteau trop épais pour le climat de San Francisco en automne. Et presque plus personne ne portait de chapeaux à San Francisco. Si bien qu'on aurait dit un fantôme des années 20 égaré dans une autre époque.

Le chimiste pénétra dans l'entrée. Elle était assez sombre pour que le blond n'y apparaisse qu'en ombre chinoise, à l'autre bout. Ses fortes épaules, légèrement tombantes, emplissaient toute la largeur de la porte donnant sur le salon, enlevant toute chance d'entrevoir le corps du Mexicain.

— Vous n'êtes pas Marquez, dit Addison, quand il fut assez près.

— Je suis le contact. L'appartement est à moi.

Le chimiste s'immobilisa, comme s'il avait buté dans un tourniquet.

— Je ne traite qu'avec Julio Marquez.

— Julio Marquez est mort.

— Mort ?

— Je l'ai tué, dit le blond.

Aussitôt, il frappa le chimiste au visage, d'un ample moulinet, le bras en club de golf. Le chapeau du chimiste vola. Sa sacoche alla valdinguer dans l'entrée, retombant avec un bruit de verre brisé, tandis que lui-même s'affaissait le long du mur. Sur son visage meurtri se peignait une expression d'intense surprise qu'on aurait cru tirée d'une bande dessinée.

Le blond prit le pouls du chimiste, écouta sa respiration, desserra sa cravate, lui souleva une paupière. Il était inconscient, les yeux révulsés, mais il respirait normalement et le pouls était bon. Un mince filet de sang s'écoulait de sa narine gauche, sans doute dû à la rupture de vaisseaux, sous la violence du choc.

Laissant le chimiste où il était, le blond le contourna et traversa l'entrée en direction de la salle de bains. L'armoire à pharmacie ne contenait que deux ampoules de vingt milligrammes d'un liquide transparent.

— Il n'y a pas de raison que ça ne marche pas aussi avec les flics, dit-il à nouveau à haute voix.

Une des ampoules lui glissa entre les doigts, se brisant sur le carrelage gris octogonal, sous le lavabo. Il la laissa là, remit l'autre dans l'armoire à pharmacie et sortit en évitant de marcher sur les débris.

Dans la pièce du devant il enfila un pardessus noir, prit l'attaché-case et se dirigea vers l'entrée sans se retourner. Soudain il s'arrêta, considéra le cadavre du Mexicain au masque grimaçant. Il s'accroupit, ouvrit l'attaché-case, défit le sac à glissière et y plongea les mains du cadavre, l'une après l'autre, au milieu des sacs en plastique. Puis il se releva et sortit, emportant avec lui les empreintes du mort, enfermées dans la mallette.

La maison était étroite, de style victorien, avec une façade grise dont la peinture s'écaillait ; il y avait trois

étages en comptant le rez-de-chaussée, inoccupé. C'était un matin d'octobre, froid et lumineux ; le soleil venait de se lever, encore sans chaleur. Deux boîtes aux lettres en fer étaient accrochées à la porte du garage attenant. Celle du numéro 1748 portait une étiquette neuve, marquée du nom de DOCKER.

Le blond, vêtu de son pardessus noir et portant son attaché-case, apparut sur le seuil du 1748, par où le chimiste était entré quelques minutes plus tôt. Il descendit les marches grises, ébréchées, donnant dans Bryant Street. Les reliefs de la rampe en fer forgé, noyés sous les couches de peinture successives, étaient rugueux de poussière.

En bas de l'escalier, le blond glissa la clé de la porte d'entrée dans la boîte du 1748. Cela faisait de lui le Docker inscrit sur l'étiquette. Il se retourna, retira ses gants en caoutchouc en tenant l'attaché-case coincé sous un bras. Puis il regarda à droite et à gauche, descendit du trottoir et traversa la rue déserte, sans prêter attention au jeune moustachu assis sur le seuil, à quelques portes de là.

Bryant Street se terminait à Franklin Square, délimité par Bryant, Potrero, la 16^e et la 17^e Rue. En dehors du parc et des neuf maisons du bloc 1700, sur le côté pair de Bryant, c'était entièrement une zone industrielle. A la gauche de Docker, à la place de l'ancien stade de Seals, se dressait à présent un centre commercial qui avait lui-même fait faillite, dans l'indifférence générale des aires de stationnement alentour.

Docker lança l'attaché-case sur la pelouse détremmée, par-dessus le mur en béton entourant le parc à hauteur d'homme, puis grimpa à son tour. Il attaqua la pente, sa claudication accentuée par la montée.

Franklin Square formait un plateau de verdure, une oasis surplombant les rues avoisinantes, garni, sur ce flanc, de grands eucalyptus à l'odeur de chiens mouillés. Docker passa entre les arbres et traversa la pelouse flétrie en direction des toilettes. Elles étaient nichées sous un frais bouquet de plantes vertes, à l'extrémité du parc, côté Potrero. Un garçon et une fille noirs, aux incroyables coupes afro, portant tous les deux des pantalons et des bottes à haut

talon et parements de velours, s'engueulaient à propos d'une fille que le type avait ramenée chez lui la nuit précédente. Une gamine blanche, hippie, un duvet bleu posé à côté d'elle, était affalée contre un arbre, l'air épuisé. Elle avait les yeux clos, le visage blafard ; le mégot qui se consumait entre ses doigts dégageait une forte odeur d'herbe.

Quand Docker eut franchi la moitié de la pelouse, le jeune moustachu apparut au sommet de la pente. Il sortit des arbres et s'engagea à découvert au moment où Docker atteignait les toilettes. Entre sa moustache, son faciès et la couleur de sa peau, on n'aurait pu dire s'il était noir ou latino.

Il se mit à courir au moment où Docker sortait des toilettes et disparut derrière la bâtisse en stuc. Il en fit rapidement le tour. Mais Docker avait attendu, adossé à un bombage fait sur le mur, à côté de la cabine téléphonique : « Sylvia peut se mettre sa putain de vallée de la visitation au cul ! »

Docker empoigna le jeune homme à deux mains, par le revers de sa veste en mouton, le souleva de terre et le plaqua contre la cabine téléphonique, si violemment que l'arrière de son crâne brisa la vitre. Seul le fin treillis métallique empêcha le verre de tomber.

— Hé, mec ! qu'est-ce que...

— Tu me suis depuis Bryant Street, dit Docker, l'air songeur.

Il souleva le jeune Noir, qui ne touchait plus le sol que par la pointe de ses boots, et le maintint dans cette position, coïncé contre un des montants vert foncé de la cabine.

— Déballe !

— Ben, j'allais... tu sais...

Le jeune type avait les larmes aux yeux et son nez coulait. Ses bras se tordaient. Docker ne put s'empêcher de rire, et il remit le garçon sur ses pieds.

— Tu marches à quoi ?

— Héro. J'ai cru... Quand je t'ai vu entrer dans les gogues...

— Qu'il y avait un dealer dans le parc.

— Ouais, tout juste !

Le junk était en nage. Ses yeux roulaient de tous côtés.

— C'est mon branchement, vieux ! Tu comprends ? Il est tombé, mais il paraît qu'un autre type a pris la relève, alors j'attends.

Docker éclata brusquement de rire. Un rire aigu, nerveux, contrastant bizarrement avec le calme qu'il avait montré jusqu'à présent.

— Il y a un macchabée au 1748. Et un autre type dans les vapes. Tu trouveras du fric dans leurs poches. Il y a aussi une ampoule de speed de vingt millis dans la salle de bains ; tu pourras la vendre, ça te fera toujours un peu de blé. La clé est dans la boîte aux lettres. Alors, vas-y !

Le jeune toxico le fixait, le regard vide.

— Hé, mec, qu'est-ce que tu racontes ? fit-il, sur la défensive. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Démerde-toi, dit Docker.

Il riait toujours, apparemment incapable de s'arrêter, son rire tournant à l'hystérie. Il resta là, les mains dans les poches de son pardessus, son attaché-case entre les jambes, regardant le camé qui s'éloignait, tournant le coin de la bâtisse. Quand il eut disparu, Docker s'arrêta de rire, reprenant l'expression d'un homme parfaitement dénué d'humour.

Il tira une pièce du fond de sa poche et s'en alla prendre un bus.

Le téléphone sonnait quand Pamela Gardner ouvrit la porte du bureau. En lettres capitales, d'un côté de la vitre, était écrit : NEIL FARGO, et au-dessous, en caractères plus petits : ENQUÊTES. Pamela avait un journal dans les bras, un sac repas en papier kraft, le Livre du Mois lui servant de cale-porte, et, dans une grande boîte en carton, une robe qu'elle rapporterait à la Maison du Chic après le travail. Elle était menue, mesurant moins d'un mètre soixante pour quelque quarante-sept kilos.

— J'arrive, marmonna-t-elle, tandis qu'elle s'escri-
 mait à retirer la clé de la serrure.

Cependant, la sonnerie lui intimait de se dépêcher, si bien qu'elle fit d'abord tomber le livre, puis la robe en essayant de le rattraper. Pour finir, elle laissa tout en plan et grimpa quatre à quatre l'escalier étroit conduisant au premier. Sa jupe était si courte qu'en montant derrière elle, on aurait pu apercevoir son panty. Elle avait gardé de l'adolescence des cuisses assez potelées et, somme toute, assez innocentes.

Juste au moment où elle décrochait, le téléphone s'arrêta de sonner.

— Bon sang !

Elle avait récupéré ses paquets, rangé un peu de bric-à-brac dans les tiroirs et sur le bureau, pourvoyant aux nécessités du service selon le rituel ancestral des secrétaires, quand le téléphone se remit à sonner.

— Neil Fargo, enquêtes.

Son manteau toujours sur les épaules, elle prit le

message et raccrocha. Le téléphone se remit immédiatement à sonner.

— Neil Fargo, enquêtes.

Elle prit à nouveau le message, se débarrassa de son manteau et mit le café en route. Elle nettoyait toujours la cafetière le soir, avant de partir. Elle avait une vingtaine d'années, un petit nez, des lèvres charnues et de grands yeux bleus très clairs. Avec cinq ans de plus et deux kilos de moins, les vêtements qu'il faut et une autre coiffure, ç'aurait été une beauté. Pour l'heure, c'était une gamine fraîche et enjouée, aux hanches un peu trop larges pour sa taille et aux petits seins arrogants, dissimulés sous un pull jaune pâle angora.

Dix minutes plus tard, à huit heures dix-neuf, Neil Fargo fit son entrée. Il monta les marches deux à deux en sifflotant. N'ayant rien trouvé sur le dictaphone, Pamela lisait le *Chronicle* du matin.

— Pas d'appel ?

— La secrétaire de Maxwell Stayton compte sur vous pour dix heures, à l'arrivée de M. Stayton.

Elle fit la grimace, soit pour Stayton, soit pour sa secrétaire, mais probablement pour cette dernière.

— Deux appels de cet importateur de Battery Street, Walter Hariss ; il viendra lui-même. Un autre d'un certain Docker ; pas de message, et...

— Docker ? demanda sèchement Neil Fargo.

Une lueur glaciale passa dans ses yeux marron, au regard franc. Il était grand et bien bâti, avec des traits anguleux offrant un peu le type indien, et des cheveux châtons, sans particularité, mais un rien plus courts que la normale, ce qui lui donnait un air brutal, un peu à la Burt Lancaster, sauf qu'il ne ressemblait en rien à Burt Lancaster.

— Pas de prénom, pas d'initiale.

Elle se mit soudain à glousser de manière juvénile.

— Il parlait avec de la bouillie dans la bouche, comme s'il portait un dentier.

— Il a laissé un numéro ?

— Il a seulement dit qu'il rappellerait.

Mais quelque chose la retint, dans la voix de son

patron. Elle le regarda d'un air interrogateur, les yeux bleus étincelants. Ses traits fins, son menton aigu, tout son visage pur et précis évoquait une miniature.

— Que se passe-t-il, Neil ? Qui est ce Docker ?

Neil Fargo se mit à tapoter le rebord de son bureau. Il sourit, et son visage dur et osseux parut s'adoucir, même s'il n'avait pas le genre de gueule qu'un sourire pouvait particulièrement arranger.

— Si Docker rappelle, essaie d'avoir un numéro.

— Neil...

Elle s'interrompit, troublée, puis lâcha tout à trac :

— Ça n'a rien à voir avec Walter Hariss, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

Elle eut un geste vague.

— J'ai entendu dire... Il paraît qu'il ne se contente pas d'importer des vases et autres babioles. Et ce Docker a mentionné son nom. Il a dit qu'il devait vous mettre la main dessus avant que Hariss le fasse.

— Docker et Hariss ? fit Neil Fargo, sur un ton qui n'exprimait pas totalement de la surprise. T'es une détective née, poupée !

Il se réfugia dans son bureau, seulement séparé de la pièce principale par des cloisons à hauteur d'homme. Les fenêtres donnaient sur l'intersection de Bush et de Franklin Street. Il ôta son pardessus. Il portait un costume bleu, doublé, une chemise blanche et une cravate sombre, qui lui donnaient un air important de député conservateur. Il régla les stores vénitiens poussiéreux de manière à pouvoir surveiller la rue.

Le temps de boire une tasse de café noir et de fumer une cigarette, et Walter Hariss arriva. Neil Fargo eut un sourire sans joie en voyant l'importateur descendre de l'arrière de la Fleetwood noire que son avorton de chauffeur venait de garer devant un parcètre, à mi-hauteur, dans Bush Street.

Le détective apparut à la porte de son bureau, qui ne l'isolait de sa secrétaire qu'une fois fermée. Il s'appuya au chambranle, les bras croisés. Les deux hommes gravirent bruyamment l'escalier.

— Vous connaissez Pamela Gardner, ma secrétaire, dit Neil Fargo.

Il fit les présentations d'usage.

— Pamela, Gus Rizzato, le chauffeur de M. Hariss.

Hariss le suivit dans son bureau et, une fois assis, déclara :

— C'est personnel.

Le détective sourit aimablement et revint à la porte. Gus Rizzato se tenait à côté de la chaise de Pamela, légèrement penché, comme pour lui parler. Il avait une taille de jockey, des cheveux noirs et une peau basanée au teint maladif. Sa cravate faisait bien quinze centimètres de large, encore plus que les revers de sa veste. La fille hochait la tête à ce qu'il disait, ses courts cheveux bruns dansant autour de ses tempes. Elle était pâle, le visage fermé.

— Voudrais-tu aller chez Stempel nous chercher quelques beignets ?

La fille acquiesça avec empressement, se levant d'un bond.

— Tu en profiteras pour passer au garage dire à Emile de faire le plein de la Fairlane. Et surtout ne te presse pas.

— Oui, monsieur Fargo.

On la sentait soulagée.

Elle prit son porte-monnaie et dévala les escaliers. Rizzato n'avait pas cessé de la reluquer. Il lança un clin d'œil à Neil Fargo, fit une mimique obscène, particulièrement suggestive, et sortit crânement derrière la fille.

Neil Fargo le fixa du regard, avant de retourner dans le réduit où Hariss attendait impatiemment.

— Des fois, ça me démange de m'occuper de ce fils de pute ! dit-il à l'importateur.

Walter Hariss eut un geste évasif. C'était un homme robuste, la quarantaine passée, bien bronzé, au visage rond un peu empâté et aux lèvres épaisses, portant avec élégance des vêtements chers. Il avait les cheveux gris, mi-longs, coiffés en arrière. Ses chaussures luisaient. Seul un diamant trop voyant, à son doigt rosé, contredisait son image de solide homme d'affaires.

Neil Fargo hocha la tête en soupirant.

— Bon. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— On s'est fait doubler.

— Doubler !

Les lèvres du détective se pincèrent en un sourire de loup, accentuant son type indien. Ce n'était pas une question mais une exclamation.

— Au point de chute. Le passeur, Julio Marquez, s'est fait buter et le chimiste envoyer au tapis. En plus, les flics ont débarqué avant qu'il ait pu se tirer.

— On les aura renseignés, grinça Neil Fargo.

Il se leva, se mit à tourner autour du bureau en faisant craquer les articulations de sa main droite.

— Ton copain, cet enfoiré de Docker, manque à l'appel. Même chose pour mon kilo d'héro, dit Hariss. Et je ne parle pas de la mallette.

— Docker a appelé avant que j'arrive. Ah ! celui-là !

Il frappa soudain le bureau du plat de la main. Son calendrier fit un bon sur le plateau verni. Son regard se fit lourd.

— En fait, c'est toi l'enfoiré ! Tu ne voulais pas te mouiller. Tu ne voulais pas y aller. Ni que j'y aille. Il y avait cent soixante-quinze barres dans cette mallette, et c'est moi qui en suis responsable aux yeux du type qui a financé !

— Nous y voilà ! s'exclama Hariss.

Ses yeux pâles flamboyaient dans sa figure rougeaude. Il avait la voix bien posée de quelqu'un qui s'est entraîné longtemps.

— Ça veut dire quoi ?

— C'est toi qui nous l'a sorti, ce Docker, pour réceptionner le colis ! Ton vieux compagnon d'armes, prêt à te sucer les couilles si tu le lui demandais.

Il se pencha plus près, lui enfonçant son index dans l'estomac, un cigare à un dollar à la main.

— Au fond, peut-être bien que tu t'es contenté de garder l'argent en disant à ton pote de liquider le passeur et Addison, le chimiste...

— Ben voyons, dit Fargo, féroce. On a combiné un gentil petit assassinat dans un appartement que je loue à

mon nom, où il y a mes empreintes partout, pour que les flics n'aient pas à chercher pour rien. Arrête tes conneries ! Je suis coincé avec le type qui a mis le fric, Hariss !

— Qui est-ce ?

Pour toute réponse, Neil Fargo secoua la tête.

— Comment as-tu su si vite ? Les infos de sept heures ?

— Un coup de bigo. Un des flics qui a pris l'appel m'a passé le tuyau. Il me devait un service et savait qu'Addison bossait pour moi. Il m'a parlé d'une statuette brisée sur le sol... tu vois ce que je veux dire.

— Pas de valise ?

— Je lui ai posé la question, à tout hasard. C'est alors qu'il s'est rappelé avoir vu un type avec une valise monter dans un bus, dans Bryant Street, alors qu'ils arrivaient. Il ne pouvait pas savoir que c'était important.

— Drôlement observateur, ton flic ! dit Neil Fargo. Un signalement ?

— Un type grand, les cheveux longs, blonds, des lunettes... C'est ton putain de Docker, hein ?

Fargo opina à regret.

— Ouais, c'est lui.

— Sais-tu où le trouver ? Où il peut aller ? Ce qu'il peut faire ?

— Il n'est là que depuis trois semaines, et il était censé rester en permanence dans l'appartement.

Il se remit à arpenter nerveusement le bureau.

— Bon sang, Hariss ! Il avait besoin de fric, il avait l'air au poil pour ce job. Il a été de première au Vietnam ! A deux reprises, il m'a empêché de me faire trouser la peau.

L'importateur se mit à parler en détachant les mots, la voix chargée de menace. Son cigare s'agitait, enveloppant sa tête dans un nuage de fumée.

— Je veux cet enfoiré, Fargo. Un quart de million de dollars dans cette figurine en argile et...

— Au prix de détail, dit Fargo, vaguement méprisant. Tu as dû l'avoir pour douze ou treize mille à Mexico. Si elle était vraiment pure à quatre-vingt-quinze pour cent, comme tu le prétends.

— J'ai fait venir un chimiste. Et...

— Ton chimiste !

Walter Hariss en oublia ce qu'il voulait dire. Il se leva. Il était trapu, mesurait un mètre soixante-quinze environ ; la pointe de ses cheveux taillés au rasoir arrivait sous le nez de Fargo. Il passa un bras autour des épaules du détective, tout en esquissant un sourire.

— Allons, on ne va pas se disputer, Neil. On veut tous les deux la même chose, pas vrai ? Récupérer le fric et la poudre. Tu...

Il s'arrêta ; la porte s'ouvrit et se referma. Les accents joyeux de la voix de Pamela s'élevèrent de la cage d'escalier, précédant le claquement de ses talons sur les marches.

— Trouve Docker, dit précipitamment Neil Fargo, le reste viendra de lui-même. Qu'Alex Kolinski le signale à ses hommes. Ajoute à la description qu'il boite légèrement... une balle dans le genou droit, au Vietnam. Invalidité partielle. Je commence par l'autre bout : permis de conduire, téléphone, services publics... la routine.

Il s'écarta pour permettre à Hariss de passer, et celui-ci sortit, laissant flotter derrière lui la fumée de son cigare. De l'autre côté, Pamela avait repris sa place derrière son bureau, les beignets, dans un sac en papier blanc, posés sur un dossier devant elle. Elle avait l'air de s'être réfugiée là comme dans un camp retranché. Gus Rizzato était assis sur un coin du bureau, une main posée sur son épaule, parlant avec volubilité. En même temps, il jouait des sourcils, de la bouche, des mains et de toutes les ressources de son tempérament latin. Il regarda le détective et grimaça un sourire.

— J'adore cette gamine, Fargo. Pourquoi ne pas lui dire que ce serait une chouette idée d'être un peu plus gentille ?

S'adressant à Hariss, Neil Fargo lui dit cordialement :

— Content de ta visite, Walt. Je pense que ce petit problème pourra être réglé aujourd'hui !

Puis son bras se détendit et sa main puissante saisit Rizzato au collet, empoignant chemise, cravate et veste tout ensemble. Il replia le bras et remit Rizzato sur ses pieds tout en le secouant comme une vieille serpillière.

— Si tu poses encore une fois les mains sur cette fille, écorcheur, je te les arrache !

Sa voix était devenue glaciale et sa bouche méprisante, son regard brûlant et meurtrier. Il lâcha le revers de la veste et recula.

Rizzato le dévisagea froidement, prêt à bondir en dépit de ses trente centimètres de moins. Hariss dit sèchement :

— Gus !

Rizzato se détendit, quittant sa position de chien d'attaque. Il rajusta sa veste d'un geste pompeux et sortit avec un air de jockey qui est tombé de son cheval.

Quand la porte se fut refermée sur eux, la fille, qui jusque-là s'était tenue bien droite sur sa chaise, se prit la tête dans les mains. La rougeur lui monta soudain jusqu'aux oreilles.

— Il a dit... Il m'a dit qu'il voulait...

— Navré de l'avoir laissé entrer, poupée.

Elle voulut ajouter quelque chose, s'arrêta et retira les mains de son visage. La rougeur était en train de disparaître. Elle demanda :

— Pourquoi l'avez-vous appelé « écorcheur » ?

— On raconte qu'une fois, il a dû la faire boucler à un type qui en disait trop, devant le procureur, là-bas dans l'Est...

Il s'interrompit, disant d'une voix morne :

— Tu veux vraiment savoir ?

— Oui.

Ses yeux étaient redevenus brillants.

— On raconte qu'il a emmené le type dans un sous-sol de Brooklyn et qu'il l'a écorché vif.

La fille étouffa un cri et sa rougeur diminua encore, si bien qu'elle devint presque pâle.

— Tu demandais, dit Neil Fargo.

Il était penché au-dessus du bureau, écrivant rapidement sur son bloc.

— Docker. Voilà tout ce que j'ai sur lui ; ce n'est pas le pactole. Je veux le grand jeu, poupée. Vérification pour le permis de conduire et, éventuellement, pour la carte grise, le téléphone, les cartes de crédit ; interroge

nos contacts au gaz et chez les éboueurs. Je veux savoir s'il est resté se terrer en ville ou s'il a foutu le camp. Les trains, les cars, les avions. S'il n'a pas de voiture, fais le tour des agences de location. Et aussi de location d'avions privés... Tu connais la musique. Si la police appelle, je suis sorti, tu ne sais pas où.

— La police ?

— C'est comme ça. Grâce à l'ami Docker, me voilà pris entre deux feux.

— Entre Walter Hariss et qui ? dit-elle aigrement. Personne n'a touché aux beignets, et votre voiture n'avait pas besoin d'essence.

Neil Fargo lui caressa la joue du revers de la main, en grimpant un peu derrière l'oreille, comme pour jouer avec un chat. Ses yeux se brouillèrent imperceptiblement. Il retourna dans son bureau, ferma la porte, s'assit à sa table et composa un numéro qu'il n'avait pas à chercher. A travers la porte, il put entendre Pamela composer elle aussi un numéro sur l'autre ligne, entamant ainsi l'enquête de routine sur Docker.

A l'autre bout, quelqu'un avait décroché, mais on n'entendait que le bruit de sa respiration.

— On a détourné ton argent, dit Neil Fargo.

La respiration cessa.

— Détourné ?

— Ce matin.

— A ce que tu disais, cet argent devait servir à me...

— Oublie ce que je t'ai dit.

— Je vois.

Il y eut une pause.

— Serait-ce trop te demander que de m'expliquer comment il se fait que cette somme, en liquide, ait pu être détournée ?

— J'ai eu confiance en quelqu'un en qui je n'aurais pas dû. Un dénommé Docker. Il m'a sauvé la vie au Vietnam, et maintenant...

— Comment puis-je te croire, Fargo ?

Le détective éluda la question.

— Ce n'est pas fini. En même temps que l'argent s'envolait, un homme a été tué.

— Qui ? Où ? Est-ce que ce type, ce Docker...

— J'en saurai plus quand la police me sera tombée dessus.

— La police ? Comment sait-elle que tu es dans le coup ?

— J'ai loué l'appartement où ça s'est produit... à mon nom. Je ne m'attendais à rien qui ressemble à un meurtre à cet endroit.

Après un silence, la voix ajouta :

— Jusqu'à quel point es-tu compromis ?

— Je m'en sortirai, dit Neil Fargo. On reste en contact.

Il raccrocha et se leva, gardant quelques secondes la main sur le téléphone, l'air inquiet. La sueur luisait sur son front, bien qu'il ne fit pas particulièrement chaud dans le bureau. Il prit son pardessus, ramassa un porte-documents posé par terre et quitta la pièce. Il s'arrêta devant Pamela Gardner. Une nouvelle page de son bloc était tournée, déjà entièrement couverte de notes.

— Si Docker appelle, tâche de lui arracher un numéro.

— Neil, gémit-elle, vous aviez promis de passer aujourd'hui en ville, prendre un renseignement sur la fille de Stayton au bureau du juge. C'est de l'argent propre, ça. Ce n'est pas dangereux. Pourquoi ne pouvez-vous pas...

— J'y vais de ce pas, poupée, temporisa-t-il. En attendant, si tu dégotes quoi que ce soit d'important sur Docker, laisse un message à la secrétaire de Stayton. J'y passerai de toute façon, rapport ou pas. Ecoute, je m'occupe de cette affaire. Et je sens qu'aujourd'hui je vais tomber sur quelque chose.

— En cherchant ailleurs, dit-elle amèrement.

Il sourit, lui effleurant le menton.

— Tu es une sentimentale. Et une délicieuse petite tête de mule. Mais si je ne faisais rien d'autre que courir après Roberta Stayton chaque fois qu'elle fait une fugue ou menace d'épouser un nouveau coco, on ne ferait pas souvent bouillir la marmite. Docker, ça, c'est important !

Il sortit.

Avec le temps, la porte avait travaillé, de sorte qu'elle jouait légèrement, même sous des coups discrets. Alex Kolinski, le pantalon sur les chevilles, n'y prêta aucune attention. Il s'adressa à la fille agenouillée au pied du lit délabré.

— Continue, salope ! fit-il d'un ton monocorde de dresseur de chien.

A nouveau, on frappa timidement à la porte.

— M'sieur Kolinski ?

La voix venant du palier était celle d'une Noire du Sud, apeurée.

— C'est le téléphone, m'sieur Kolinski. C'est... M. Hariss, m'sieur Kolinski.

Kolinski releva la tête à contrecœur, comme dérangé au milieu d'une lecture passionnante. Il avait la mâchoire proéminente et de lourdes arcades sourcilières sous lesquelles ses yeux avaient l'air profondément enfoncés dans leurs orbites. Mais ses traits n'avaient rien de stupide ni son corps de simiesque. Le cou supportant cette tête d'hominien était étonnamment frêle.

— M'sieur Kolinski ?

— Oui, bordel de merde ! explosa-t-il. T'as qu'à lui dire...

Un spasme d'extase étrangla soudain sa voix. Il plongea les mains dans la tignasse de la fille agenouillée au pied du lit. Ses cheveux étaient ternes, le cuir chevelu moucheté de pellicules au sommet du crâne.

— Oh oui ! c'est ça ! fit Kolinski, laissant éclater dans un râle sa jouissance.

INÉDIT

Collection
DETOUR
dirigée par Louis Liberge

JOE GORES

DOUBLE JEU

Là s'arrêtait la piste.

Pour l'instant, du moins. Car la ville où Docker se déplaçait avait des milliers d'yeux aux aguets et de mains assassines. C'était le San Francisco des mendiants, des dealers, des putes et des camés. Une ville où les chauffeurs de taxi sont tellement défoncés qu'ils ont du mal à faire la différence entre le rêve et la réalité, même au volant. Où les jeunes Noirs ne trouvent rien de mieux, pour s'amuser, que de tirer dans les vitres des bus Point de Mire. Où les militants n'hésitent pas à attaquer les commissariats de police avec des armes automatiques et les petits voyous des gangs de Chinatown à se vider des chargeurs de 22 dans le corps pour une vague histoire de territoire.

Né en 1931, ancien détective privé, Joe Gores est l'auteur d'une demi-douzaine de romans policiers, dont *Hammett*, adapté à l'écran par Wim Wenders. Il a collaboré comme scénariste aux séries TV « Kojak » et « Mme Colombo ». Après avoir obtenu trois « Edgar », il vient d'être nommé président des Mystery Writers of America.

Couverture : François Daste

ALTERNATIVE DIFFUSION

36, rue des Bourdonnais 75001 PARIS Prix T.T.C. : 68 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

